

JFK : LE DOSSIER
DE L'ASSASSINAT

Marc Bonvalet

JFK : Le dossier de l'assassinat

Essai

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents – ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

PROLOGUE – DE DALLAS AU HSCA

Octobre 2001. Mon premier voyage à Dallas/Texas.
Dallas. Près d'1,2 million d'habitants. (747 000 en 1963).
En 1846, la bourgade d'alors n'en comptait que trois cents avant de prendre le nom du vice-président de l'époque : George Miffin Dallas.

Dealey Plaza se niche en plein centre-ville, au cœur du quartier d'affaires. Dessinée en l'honneur d'un autre George : George Dealey, né pauvre à Liverpool et devenu richissime à Dallas. Ce qui frappe en tout premier lieu c'est que la place est beaucoup moins étendue qu'elle nous apparaît sur les films. Sur le parking situé derrière la butte herbeuse, le fameux Grassy Knoll, cinq hommes descendent d'un minibus, l'air concentré, appareil photo autour du cou et divers instruments de mesure entre les mains. Des passionnés de l'énigme, comme il en subsiste des dizaines de milliers et pas seulement aux USA. Ils me précèdent en direction de la palissade en bois, sous les arbres. Pincement au creux du ventre : si un tireur se trouvait là, la Lincoln a surgi toute proche. Un tir presque à bout portant.

Quelques dates restent gravées en nous à jamais. Le 11 septembre 2001. Le jour où pour la première fois un homme a marché sur la lune... Le 22 novembre 1963, je n'avais que onze ans, mais je me souviens parfaitement de l'annonce de l'attentat à la radio, puis de celle de la mort du Président américain – l'homme le plus puissant du monde – et de la consternation dans le regard de mes parents. Et je me souviens pareillement, le surlendemain, du meurtre tout aussi brutal de l'assassin présumé.

C'était juste bizarre. Très bizarre.

Cinq ans plus tard, l'année de mai 1968, Martin Luther King puis Robert Kennedy, le frère, s'écroulent à leur tour sous les balles d'autres « dingues » solitaires. Similitudes encore deux fois plus bizarres.

Mon premier job m'expédie en région parisienne. Chez les bouquinistes des quais, je tombe sur l'ouvrage de Mark Lane (aujourd'hui

le papier est jauni, corné, et les pages lues et relues se séparent, merveilleuse relique) puis quelque temps après sur celui de Léo Sauvage. Comment ne pas être happé par ce puzzle énigmatique ? Les mystères de Dallas, c'est le polar du siècle.

À partir de là, je vais commencer à acquérir tout ce qui peut me conduire à l'omniscience. Livres, témoignages, rapports, documents, petits films, photos, une vraie petite médiathèque. Je cherche, je fouine. Les 26 volumes annexes du Rapport Warren (17 000 pages) sont un véritable trésor : on y trouve moult témoignages divergeant de la version officielle ; s'y plonger est bien plus jouissif que la chasse aux pokémons. La nuit, parfois, je me réveille à Dealey Plaza. Il y a plus de trois cents personnes ce jour-là sur la place. Des hommes, des femmes et des enfants. Il y a des appareils photo, quelques caméras, un homme avec un casque jaune, un autre avec un parapluie, un autre avec un béret, un parking bondé de voitures et un train à l'arrêt juste derrière, des pigeons prêts à s'envoler. Je m'assure que Zapruder est bien en place sur son perchoir, fais une grimace aux deux gamins de Bill et Gayle Newman, reluke une fois de plus les deux brunes sémillantes qui se sont placées juste en face, sur la pelouse côté sud. L'une tient un Polaroid. À leur droite une autre femme en manteau clair, plus jeune, avec un foulard sur la tête, qui me fait penser à une babushka. Je voudrais être un oiseau pour aller sans danger voir derrière la palissade.

Le sixième niveau de l'immeuble en briques rouges où travaillait Oswald est devenu un musée. Hormis le culte du souvenir, le lieu déçoit un peu. Le nid du tireur est isolé dans une cage de verre. Des cerbères veillent on se demande sur quoi. Le Mannlicher Carcano, le revolver d'Oswald et le tailleur rose de Jackie Kennedy se trouvent dans le Maryland, aux Archives Nationales. La Lincoln sommeille au Henry Ford Museum, dans la banlieue de Detroit. Le cercueil en bronze a été largué dans l'Atlantique, lesté de sacs de sable. Et l'alliance qu'Oswald a abandonnée dans une tasse à thé la veille du drame fait le bonheur d'un collectionneur qui l'a payée 108 000 dollars à Marina. Deux fois plus cher que le chapeau fedora de Jack Ruby quatre ans plus tôt.

Je ressors du musée dans les pas d'Oswald. Ses derniers en liberté. Devant la station des bus Greyhound, les taxis sont peu nombreux. Oak Cliff est resté un étrange puzzle endormi de terrains presque vagues piquetés d'habitations désordonnées et de petits commerces. Le 1026

North Beckley semble toujours habité. Croisement de Patton Street et de la 10^e Rue. C'est là qu'est mort l'agent Tippit. Le cinéma dans lequel Oswald a été arrêté est bien présent, fidèle au poste, mais le magasin de chaussures de Brewer a disparu. Retour dans le centre. Sur Commerce Street, le *Carousel*, le club de Jack Ruby, n'existe plus non plus. À sa place, une sorte de jardin sans identité que même les fantômes de ses *exotic girls* ont déserté. Dans l'ancien QG de la police, un silence glacé semble hanter les lieux à tout jamais. Derrière sa grille, au cinquième, dans le bloc de cellules F, celle où Oswald a passé sa dernière nuit est restée en l'état, affreusement vétuste. Une chaise gît abandonnée au milieu du couloir. Celle du gardien chargé de le surveiller.

Vendredi 22 novembre 1963. Air Force One, le Boeing présidentiel, vient d'atterrir à Love Field, l'aéroport de Dallas. Il est 11 h 40. John Fitzgerald Kennedy, 35^e président des États-Unis, et Jackie la First Lady très élégante dans un ensemble rose apparaissent à la porte de l'appareil sous les applaudissements.

JFK a dû insister pour qu'elle l'accompagne au Texas. Août a porté au couple un coup terrible : leur dernier nouveau-né Patrick n'a vécu que deux jours. Et le mois précédent, au lieu de rester à Cape Code, la First Lady a noyé son asthénie pendant deux semaines sur le yacht d'Aristote Onassis, un armateur grec milliardaire. Jack a dû lui demander de rentrer à plusieurs reprises.

Au pied de la passerelle, ce ne sont pas les traditionnelles roses jaunes du Texas que reçoit cette fois Jackie mais un bouquet de roses rouges. Juchés sur les toits de l'aéroport, des policiers armés surveillent la foule et les alentours.

En ce mois de novembre, JFK qui entend conquérir un second mandat l'année suivante s'est déjà rendu en Illinois et en Floride. Le voyage au Texas est encore plus important. Parce que c'est l'État du pétrole, de l'aéronautique, de la conquête de l'espace, et le plus grand de l'Union. Mais aussi parce que les ténors démocrates locaux (Lyndon Johnson, son vice-président, le gouverneur John Connally et le sénateur Ralph Yarborough) s'y entre-déchirent. Kennedy a contraint Johnson et Yarborough à prendre place dans la même voiture du cortège.

La première étape s'est bien déroulée. À San Antonio puis à Houston, la foule est venue en masse voir le jeune président de 46 ans et la First

Lady. Le couple a passé la nuit précédente à Fort Worth, à cinquante kilomètres à peine, treize minutes de vol.

Dallas est une ville violente, à la criminalité exponentielle. Où les groupes extrémistes et racistes style John Birch Society, Minutemen et KKK ont pignon sur rue, y compris dans la police. Un mois plus tôt, Adlai Stevenson, ambassadeur aux Nations Unies, y a été bousculé par un groupe d'enragés, a reçu des crachats, des œufs et une pancarte sur la tête. On a conseillé au Président d'éviter cette ville mais il a tranché : se rendre au Texas sans passer par Dallas n'est pas concevable. Et il n'a jamais fui les difficultés ni les périls. La mort l'a déjà frôlé de très près plusieurs fois : dans le Pacifique, pendant la guerre, lorsqu'un destroyer japonais a coupé le patrouilleur 109 qu'il commandait en deux ; douze ans plus tard quand à la suite d'une opération du dos une terrible infection lui a valu de recevoir les derniers sacrements... Ce 22 novembre, le *Dallas Morning News*, le principal quotidien local, affiche un inquiétant « Welcome Mr Kennedy » bordé de noir, tel un faire-part de décès. La veille, des tracts ont envahi les rues, avec la photo de JFK et la mention « Recherché pour Trahison ». Les prises de position du Président en faveur des droits civiques, de l'intégration raciale (n'a-t-il pas invité 800 leaders de la communauté noire et leurs épouses à la Maison Blanche en début d'année ?), et son attitude conciliante envers le Cuba de Castro l'apparentent à un traître et un communiste. Pour beaucoup ici, Kennedy est l'incarnation du Mal absolu.

Le matin, il a plu. À présent, il fait beau. Une journée rêvée pour un défilé. Le cortège doit traverser la ville et rejoindre le Trade Mart, la Bourse du commerce, où le Président doit déjeuner et prononcer un bref discours devant 2 500 invités. Ensuite il repartira à Austin, ultime étape de sa visite texane.

JFK (code LANCER) et Jackie (code LACE) prennent place à l'arrière de l'impressionnante limousine présidentielle, une Lincoln Continental bleu-noir à six places, ouverte aux regards de tous. Équipée d'un moteur V 8, elle peut atteindre les 180 km/h en quelques secondes. Devant eux, le couple Connally. Tout à l'avant se trouve Roy Kellerman, 48 ans, dont vingt-deux au Secret Service, responsable de la protection du Président pour ce voyage au Texas. Le chauffeur, Bill Greer, ancien de l'US Navy, est à 54 ans un des vétérans du SS.

Devant la Lincoln, une voiture ouvre la marche avec à son bord le chef de la police de Dallas, Jesse Curry, le shérif du comté, Bill Decker et deux hommes de Kellerman. Quatre motards, deux de chaque côté, encadrent la limousine présidentielle. Une Cadillac la suit, avec huit agents du Secret Service dont quatre se tiennent debout sur les marchepieds. Lyndon Johnson et son épouse Lady Bird se trouvent dans la quatrième voiture où a aussi pris place le sénateur Yarborough. D'autres véhicules suivent encore avec le maire de la ville, des membres du Congrès, des journalistes et photographes.

C'est l'heure de la pause déjeuner. La foule se fait de plus en plus nombreuse sur le parcours. Dans le centre, il y a même plusieurs rangs sur les trottoirs. Deux fois, Kennedy fait stopper la Lincoln pour saluer un groupe d'écoliers et des religieuses.

Le succès populaire est inespéré. Dans Main Street, la rue principale, le public s'entasse sur plus de dix rangées de chaque côté. Le cortège débouche sur Dealey Plaza, vaste espace de verdure en pente douce où la foule est plus dispersée. Derrière le viaduc au bout de la place s'amorce la voie express qui mène au Trade Mart. La parade touche à sa fin. La Lincoln quitte Main Street, et vire à droite dans Houston Street. Nellie Connally se retourne vers JFK : « Monsieur le président, vous ne pourrez pas dire que Dallas ne vous aime pas ». Au croisement de Houston et Elm se dresse un bâtiment en briques rouges de six étages, bâti en 1 883 puis reconstruit en 1901 après un incendie. Sur son toit, un grand panneau Hertz et une horloge qui indique l'heure : 12 h 29. Le virage, en oblique, presque à 120 degrés, oblige la lourde limousine à ralentir encore pour le négociier. Sur la droite, perché sur un socle en béton, un homme filme l'arrivée du cortège. Soudain, un bruit. Distinct de la cacophonie des moteurs et des vivats. Celui d'un pétard ? Ou le raté d'un moteur d'une des motos de l'escorte ? Une détonation.

JFK a porté les mains à sa gorge. Au lieu d'accélérer, Greer se retourne. Le chauffeur de De Gaulle, au Petit Clamart, a sauvé la vie du général grâce à ses réflexes ; celui d'Heydrich, à Prague en mai 1942, est resté comme Greer figé sur son siège. Les motards qui escortent la Lincoln sur ses flancs n'ont pas bronché non plus. Clint Hill est le seul à réagir. Depuis la Cadillac suiveuse il se rue en direction de la limousine toujours au ralenti, mais une nouvelle détonation retentit et sous

ses yeux le crâne du président éclate. Il saute sur le marchepied alors que Jackie a quitté la banquette et semble vouloir ramper sur le coffre arrière, et parvient à la faire rasseoir juste avant que Greer n'accélère enfin.

La Lincoln fonce en direction de l'hôpital Parkland. À son arrivée, le président gît inerte sur les genoux de son épouse. Toute la banquette est maculée de sang. Même si le pouls bat encore son état apparaît tout de suite comme désespéré. Connally est lui aussi grièvement blessé mais il est conscient et ses jours ne sont pas en danger. Les médecins tentent l'impossible pour sauver JFK : massages cardiaques, injections, trachéotomie, mais à 13 heures ils ne peuvent que constater le décès.

Le Secret Service est pressé de quitter Dallas avec Lyndon Johnson et la dépouille, mais le légiste de Parkland, le Dr Earl Rose, ne l'entend pas de cette oreille. Selon la loi texane, le patient n° 24740 doit être autopsié à Dallas. Jackie refuse de partir sans le corps de son mari. Des agents du SS finissent par sortir leurs armes. Peu après 14 heures, un corbillard quitte l'hôpital avec le cercueil de JFK et rejoint Love Field. Où Johnson se trouve déjà. À 14 h 20, le cercueil est hissé à bord d'Air Force One. Dix minutes plus tard, Lyndon B. Johnson prête serment à côté de Jackie dans son ensemble rose couvert de sang. Il est 14 h 47 quand l'avion décolle avec à son bord le nouveau président des États-Unis.

Sur Dealey Plaza, sitôt la fusillade terminée, la confusion s'est mise à régner. Des gens se sont jetés dans l'herbe ; d'autres se sont mis à courir un peu en tous sens. Un bon nombre en direction du tertre gazonné d'Elm Street, en haut duquel se trouvent une palissade en bois, des buissons et des arbres. Marrion Baker, un policier de l'escorte motocycliste, se précipite quant à lui vers l'immeuble en briques rouges : *le Texas School Book Depository*. Des pigeons se sont envolés du toit. Il est convaincu que c'est de là qu'on a tiré. Dans l'entrée, il se heurte à Roy Truly, le responsable du dépôt de livres scolaires. L'ascenseur est bloqué dans les étages. Les deux hommes se précipitent dans l'escalier. Au second niveau, à travers une porte vitrée, Baker entrevoit une silhouette qui semble s'éloigner. Il la rejoint, l'arme au poing. Mais l'homme, qui tient une bouteille de coca à la main, est identifié par Truly. C'est un des employés, un certain Lee Oswald. Le duo pour-

suit alors son ascension jusqu'au toit. Sans découvrir personne. C'est l'heure du repas et presque tous les occupants de l'immeuble sont sortis pour voir passer le cortège.

Ce n'est qu'une bonne demi-heure plus tard que les policiers découvrent l'endroit où se tenait le tireur. Au sixième niveau, près d'une fenêtre, une pile de cartons entassés forme comme un nid. La fenêtre coulissante est entrouverte. Et trois douilles reposent sur le plancher.

La fouille se poursuit, recoin par recoin. Et c'est le tour du fusil, plus ou moins bien dissimulé sous d'autres cartons, au même étage, dans un coin posé... Un fusil avec une lunette télescopique.

À peu près au même moment, les policiers apprennent qu'un des leurs, un patrouilleur, vient d'être tué par balles dans le quartier d'Oak Cliff, à quelques kilomètres au sud de Dealey Plaza. Le premier flic mort en service depuis douze ans. De nombreuses voitures de police se précipitent aussitôt là-bas, sirènes hurlantes.

Peu après 13 h 30, John Brewer, le gérant d'une boutique de chaussures située dans West Jefferson Boulevard, non loin de l'endroit où l'agent de police JD Tippit a été abattu, voit son attention attirée par le comportement suspect d'un homme qui semble chercher à se dissimuler dans l'entrée de son magasin. Il sort et voit l'individu pénétrer dans un cinéma tout proche, le Texas Theater. Brewer et la caissière font le rapprochement avec les sirènes et celle-ci téléphone à la police.

En quelques minutes, le cinéma est encerclé. Des agents entrent par l'avant, d'autres par la sortie de secours arrière. L'arrestation de l'individu est mouvementée. Le premier policier à avoir tenté de le maîtriser, l'agent Nick Mc Donald, un solide gaillard pourtant, en garde une balafre à la joue. L'homme était armé. Il est aussitôt transféré au City Hall, où se trouve l'hôtel de police.

L'interpellé se nomme Lee Harvey Oswald. Il a 24 ans et travaille au *Texas School Book Depository*, l'immeuble d'où les coups de feu ont été tirés. Il habite une chambre meublée en ville mais sous le nom de OH Lee. Dans son portefeuille on a également trouvé une carte au nom d'Alek Hidell.

Oswald va être interrogé de manière discontinue pendant douze heures. Par le capitaine Fritz, chef du bureau des homicides, mais aussi par le FBI (qui n'est pourtant pas compétent, le meurtre d'un président n'étant pas à l'époque un crime fédéral) et le Secret Service. Oswald

répond volontiers à certaines questions mais à d'autres il oppose un mutisme absolu ou s'emporte. Journalistes et photographes vont et viennent un peu partout dans l'immeuble de la police. Deux caméras de télévision ont même été installées à l'étage où l'interrogatoire du suspect se poursuit. Devant les micros, dans le brouhaha, l'effervescence, Oswald se défend d'avoir tiré sur quiconque et réclame une assistance juridique. En fait, il refuse en bloc les avocats de Dallas, celui qu'il réclame c'est John Abt, du barreau de New York, connu dans les milieux communistes et des droits civiques. Le problème c'est qu'on est vendredi et que Abt est parti en week-end.

Deux line-up ont déjà été organisés (à 16 h 05 puis 18 h 20) au cours desquels plusieurs témoins du meurtre de Tippit ont reconnu Oswald. À 22 heures, il est officiellement inculpé pour le meurtre du policier. Et des preuves semblent montrer qu'il est aussi l'assassin de Kennedy. Le FBI a établi que le fusil retrouvé au Dépôt de Livres, un Mannlicher Carcano de fabrication italienne, a été acheté par correspondance à Chicago par un certain Hidell et expédié à une boîte postale de Dallas. Hidell, un nom qui figure sur une carte militaire trouvée dans le portefeuille d'Oswald. Ancien Marine, il a quitté brusquement l'armée. Il a vécu en Union Soviétique et en a ramené une épouse russe. Marina Oswald, née Prusakova, ne parle que quelques mots d'anglais mais confirme que son mari possédait bien un fusil. Elle ne vit pas à Dallas mais à Irving, dans la proche banlieue, chez une amie du nom de Ruth Paine. C'est là, dans le garage où les Oswald ont entreposé quelques affaires, que le lendemain les enquêteurs mettent la main sur deux photographies accablantes pour Oswald car il y brandit un fusil ressemblant fort à l'arme du crime. Des faux, un montage, proteste l'intéressé. Mais les policiers possèdent aussi le témoignage d'un de ses collègues qui le ramenait à Irving chaque vendredi soir pour lui permettre d'y passer le week-end avec Marina et leurs deux enfants. Contrairement à ses habitudes, Oswald y est retourné la veille de l'attentat, un jeudi soir. Et le vendredi matin il avait avec lui un long sac en papier. Des tringles à rideaux, lui aurait dit Oswald. Dont on ne trouve pas trace au Dépôt de Livres.

Oswald n'en continue pas moins à clamer son innocence. « I'm just a patsy ! (Je ne suis qu'un pigeon) » lance-t-il à la presse. Cependant pour Curry, Fritz et consorts, le dossier est bouclé ou presque : Oswald

a tué le Président puis le policier Tippit qui cherchait à l'interpeller. Le mobile ? Le FBI a déjà établi son passé communiste, procastriste...

Le dimanche matin, on s'apprête à transférer Oswald à la prison du comté. Le sous-sol du bâtiment de la police grouille d'une foule de journalistes. Les caméras tournent déjà. Oswald apparaît enfin, vêtu de sombre, menotté et solidement encadré par deux policiers porteurs de chapeaux texans. Soudain, un homme bondit vers lui, revolver au poing, et tire à bout portant dans le ventre d'Oswald qui s'effondre. Un unique coup de feu. L'agresseur est rapidement maîtrisé, identifié. Il s'appelle Jack Ruby et tient une boîte de nuit un peu sordide à Dallas. En début d'après-midi on apprend qu'Oswald n'a pas pu être sauvé. Le pancréas transpercé, aorte et veine cave sectionnées, il a expiré à Parkland. Comme Kennedy. Auquel il n'a pas survécu quarante-huit heures.

Lundi 25 novembre. L'Amérique et le monde entier assistent aux funérailles de JFK. Chefs d'états, rois, reines, chanceliers, ministres, 92 nations sont représentées. Un million de personnes au moins se sont massées sur le parcours du cortège. Ce même-jour, à Fort Worth, dans un coin isolé du cimetière de Rose Hill, en la seule présence de sa veuve, ses enfants, son frère Robert et sa mère, sous l'œil de quelques policiers et journalistes, Oswald est mis en terre.

L'assassinat de JFK a ébranlé le monde entier. La mort brutale et en direct de son assassin présumé a répandu une nouvelle onde de choc. Les doutes les plus divers commencent à circuler. On se met à soupçonner un scénario obscur. Oswald est-il vraiment coupable ? A-t-il agi seul ? Ne l'a-t-on pas supprimé pour le faire taire, l'empêcher de se défendre ? Une partie de la presse – et pas seulement aux USA – s'en prend aux autorités texanes, à sa police. Et particulièrement à Henry Wade, le district-attorney, et Jesse Curry, le patron du DPD, coupables d'avoir accumulé les bourdes et clos l'enquête dès la mort du coupable présumé.

Lyndon Johnson se doit absolument de réagir pour calmer les esprits et faire cesser les rumeurs. Ce qu'il fait. Vite. Une semaine tout juste après le drame de Dallas, il crée une commission d'enquête chargée de mener toutes les investigations nécessaires sur l'assassinat. Pour la présider il a fait appel à Earl Warren, le président de la Cour Suprême,